



présente :

de Jacqueline De Clercq (collection : « Littératures »)

extraits de son ouvrage, *Le Dit d'Ariane*

(sorti en février 2008)

Soudain, l'horizon s'assombrit et je découvris que la vie protégée dont jouissaient les enfants royaux ne les mettait pas à l'abri des drames, des chagrins, ni des deuils.

Le palais de la Double Hache en fut le théâtre. J'ai déjà dit combien le gigantisme tortueux de Cnossos me déplaisait. Ce palais semblait avoir été construit pour abriter les plus sombres desseins ; tout y respirait la dissimulation, l'hypocrisie et l'annonce imminente d'un malheur. C'était aussi en ses murs, que se déroulaient les cérémonies funèbres de la famille royale.

Sans doute, dois-je ici évoquer l'autorité de mon père, souverain incontesté de Crète. Son pouvoir s'étendait loin au-delà des limites de l'île, couvrant l'ensemble du bassin méditerranéen oriental. Le royaume lui avait été légué par son père ; sitôt proclamé souverain, Minos entreprit de l'agrandir en conquérant par les armes les territoires qui lui donnèrent son étendue actuelle. Bientôt, il contrôla quatre-vingt-dix cités. Le pouvoir du souverain crétois était reconnu de tous depuis qu'il avait débarrassé la Méditerranée des pirates : *Minos est le maître du monde, ainsi en sera-t-il à jamais*, disait-on.

Il est vrai que mon père n'eut de cesse de conforter ses innombrables sujets, qu'ils fussent Crétois ou vassaux de la Crète, dans cette image de souverain omnipotent des terres et des mers. En cela, il fit bien plus que poursuivre la tradition initiée par ses ancêtres ; ses conquêtes militaires, l'autorité inconditionnelle avec laquelle il régenta, depuis Cnossos, les états qui lui devaient obéissance, le faste et le lustre dont il savait entourer chacune de ses apparitions publiques contribuèrent à lui assurer une aura incomparable. Non sans raison, il y associa ma mère, détentrice de la plus haute autorité religieuse reconnue aux reines crétoises depuis la nuit des temps.

Minos était un redoutable stratège ; sa vie durant, il témoigna d'un talent peu commun pour satisfaire son insatiable appétit de pouvoir n'hésitant pas à s'allier aux représentants d'une autorité,

pour mieux s'approprier celle-ci, par la suite, sans coup férir. Mais les sujets de Minos, tout acquis qu'ils étaient à sa personne, ne soupçonnaient rien de ses desseins, ne voyant dans les décisions royales qu'un légitime souci d'assurer la pérennité de la puissance crétoise.

Pourtant, contre toute attente, une contestation se fit jour dans le royaume de Crète. C'est la cité d'Athènes qui en prit l'initiative, assez timidement certes, au motif que le tribut qu'elle avait à verser à la Crète comme preuve de son allégeance au roi, hypothéquait sévèrement ses ressources. Il semblerait que mon père n'en fut pas surpris. Il connaissait le tempérament rebelle des Athéniens, mais escomptait d'Égée, le roi de la cité athénienne, un rapide retour à la raison grâce à la supériorité de la flotte crétoise à laquelle ce dernier ne prendrait jamais le risque de s'affronter. L'intimidation eut raison des velléités de révolte d'Égée et le tribut d'allégeance continua d'être versé par Athènes, comme par le passé.

Si j'évoque cette brève alarme, c'est parce qu'elle coûta la vie à mon frère Androgée, nous plongeant, pour la première fois, dans les chagrins du deuil.

Androgée était un athlète émérite, il excellait dans tous les arts du corps, la course, le saut, la lutte... Il avait participé à de nombreux concours et remporté plusieurs prix, quand il décida de se rendre dans la cité d'Égée pour concourir aux Jeux Athéniens. Son palmarès fut si brillant que le titre de Champion des Jeux lui fut attribué. Après Athènes, il se rendit à Thèbes pour prendre part à... des jeux funèbres. Sur la route, il tomba dans une embuscade qui, en dépit du courage qu'il opposa à ses assaillants, lui fut fatale.

La nouvelle de la mort de mon frère nous parvint à Paros où se célébrait la Fête des Grâces, en présence, et avec le concours, de la famille royale ainsi que le prescrit la tradition. À l'annonce du drame, mon père jeta sur le sol les guirlandes de fleurs qu'il tenait à la main et ordonna aux joueurs de flûte de faire silence. Depuis ce jour, les Grâces sont célébrées à Paros sans fleurs ni musique.

Minos avait compris qu'Égée était l'instigateur de l'embuscade dans laquelle son fils avait péri : de crainte qu'Androgée ne persuade mon père de s'allier avec les cinquante fils de Pallas, en révolte contre Égée, celui-ci avait résolu d'éliminer mon frère, espérant que sa complicité dans cet assassinat ne fût jamais découverte.

La dépouille d'Androgée fut ramenée à Cnossos dans un linceul d'or et déposée dans un sarcophage en pierre calcaire recouvert de stuc peint. Deux cortèges funèbres, l'un composé de femmes portant des offrandes, l'autre, d'hommes chargés des animaux à sacrifier accompagnaient le défunt ; les officiants étaient vêtus du long pagne cultuel dont les couleurs diffèrent selon le rang qu'ils occupent dans la procession. Après avoir recouvert le visage de mon frère d'un masque d'or à l'image de ses traits, le sarcophage fut scellé et déposé dans une salle sépulcrale. Des animaux y furent rituellement sacrifiés et des offrandes placées, selon l'usage, autour du tombeau, tandis qu'une prêtresse versait le contenu d'un canthare dans une urne posée entre deux poteaux couverts de feuillage. Jamais encore, je n'avais pénétré dans une de ces cryptes souterraines, ultime demeure des trépassés. L'air y était confiné. Une double enfilade de piliers massifs entourait l'espace réservé au défunt. On m'expliqua que naguère les inhumations se faisaient dans des cavernes. Certaines ayant été profanées par des pilliers de tombe, l'édification dans les sous-sols du palais de cryptes consacrées aux morts, assuraient à ceux-ci une protection digne de leurs rangs.